



HAL
open science

recension : Gabriel Kessler, **El sentimiento de inseguridad. Sociología del temor al delito, Bs.As, Siglo XXI, 2009, 287 pages**
Marie-France Prévôt-Schapira

► **To cite this version:**

Marie-France Prévôt-Schapira. recension : Gabriel Kessler, El sentimiento de inseguridad. Sociología del temor al delito, Bs.As, Siglo XXI, 2009, 287 pages. Problèmes d'Amérique Latine, 2010, N°78 /Automne, pp131-133. halshs-00600029

HAL Id: halshs-00600029

<https://shs.hal.science/halshs-00600029>

Submitted on 12 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LECTURES

El sentimiento de inseguridad. Sociología del temor al delito,

Gabriel KESSLER,
ed. Siglo XXI, 2009, 287 p.

L'insécurité est au premier plan des préoccupations des Argentins, non seulement dans les grandes villes mais jusque dans les coins les plus reculés du territoire. Ici comme dans l'ensemble de l'Amérique latine, les enquêtes de victimation font état de la progression de l'inquiétude liée à la criminalité et à l'insécurité, mais la peur croît à proportion de plus du double de la délinquance et ne diminue pas lorsque la situation s'améliore. Comment expliquer cet état de panique dans lequel semble plonger l'Argentine ? Quand et comment l'insécurité est-elle devenue un problème public ? Quel est le niveau d'acceptabilité, de tolérance du délit d'un groupe ou d'une société, à un moment donné ? Comment se manifeste-t-il dans les différentes couches et catégories de la société, dans les différents lieux ? Dans son dernier ouvrage intitulé, *Le Sentiment d'insécurité. Sociologie de la peur du délit*, Gabriel Kessler s'attache à répondre à ces questions pour comprendre dans toute sa complexité, le sentiment né de la peur de la délinquance qui submerge la société argentine d'aujourd'hui.

C'est une recherche novatrice. En effet, si en Amérique latine, la violence urbaine a donné lieu, ces dernières années, à un grand nombre d'études, tel n'est pas le cas de la peur. C'est un terrain encore peu exploré, « incommode et plein d'embûches » pour reprendre les termes mêmes de l'auteur, sur lequel pèse de la part du monde académique un soupçon d'illégitimité. Mais pour Gabriel Kessler, on ne peut pas pour

autant « abjurer » la tâche de s'atteler à la question, alors que son impact est chaque jour plus visible dans la sphère publique comme dans la sphère privée, en Amérique latine comme en Europe

Pour ce faire, Gabriel Kessler fixe dans un premier temps le cadre axiomatique de sa recherche. « L'insécurité liée à la délinquance est avant tout une prénotion, c'est-à-dire une manière d'expliquer la réalité de tous les jours, plutôt qu'un concept développé par les sciences sociales ». À la différence du crime organisé, le sentiment d'insécurité est créé par la crainte d'un danger que l'on n'identifie pas, qui peut intervenir n'importe où, à tout moment, indépendamment de la réalité de la violence et des chiffres de la délinquance. Dénigré en raison de son caractère irrationnel, Gabriel Kessler souligne la difficulté d'introduire son étude dans des sciences sociales dominées par la dichotomie raison/émotion. Pas totalement objective, ni totalement subjective, c'est une sensation et une réalité à la fois. Il ne s'agit donc pas pour Gabriel Kessler d'opposer la raison à l'émotion, mais de les penser dans leurs interrelations, concevoir les émotions comme faisant partie d'une représentation du monde social, en établissant un dialogue avec les études de criminologie sur la peur du délit.

Sans aucun doute, une des qualités majeures de ce travail réside dans la méthodologie retenue, de confrontation permanente des observations de terrain, des analyses des récits aux statistiques de victimation et aux sondages dont les données sont maniées avec précaution. Cette approche croisée, quantitative et qualitative, s'appuie sur un lourd travail d'enquêtes, entrepris en 2004, au pic de la mobilisation sécuritaire autour du

« cas Axel ¹ ». Elles ont été réalisées majoritairement dans la ville de Buenos Aires et ses banlieues (2004-2007) puis complétées par une série d'entretiens en 2007-2008 auxquels s'est ajouté un travail d'archives et de collecte de données statistiques.

Les dimensions et hypothèses qui dégagent de la recherche sont les suivantes.

Tout d'abord, Gabriel Kessler met en question la perception d'une irruption du sentiment d'insécurité provoquée par la crise de 2001. Il souligne, dans le cadre d'analyse retenue, du rétablissement de la démocratie à l'année 2009, sa progression paradoxale en trois temps liés aux cycles politiques et économiques du pays, alors que les récits des habitants reconstruisent une « temporalité subjective », inscrite dans un temps court et dans la comparabilité par rapport à un passé idéalisé. Si, dans un premier temps, la peur est liée aux séquelles du terrorisme d'État, l'hyperinflation de 1989 marque la fin d'une relation exclusive entre autoritarisme et sentiment d'insécurité. À mesure qu'augmentent le chômage et la pauvreté, la crise sociale devient l'élément explicatif central, à la différence, note Gabriel Kessler des États-Unis et de l'Europe où l'immigration et la question ethnique sont en première ligne. Notons cependant que, dans les années 1920, l'immigration avait été rendue responsable de la « vague de violence » (cf. travaux de L. Caimari), mais dans les années 1990, la peur ne se voit plus cantonnée aux groupes d'idéologie néoconservatrice et aux territoires défavorisés, mais gagne l'ensemble de la société, toutes classes confondues. Pour autant, l'hypothèse avancée est que l'insécurité ne devient un problème public que lorsque les classes moyennes fragilisées par la crise sont concernées et que la délinquance frappe les quartiers huppés de la capitale. L'insécurité

se convertit dès lors en catégorie descriptive de la réalité. Enfin, dernier temps, après 2004, le sentiment résiste à la reprise économique et au recul de la délinquance. Paradoxalement, il devient omniprésent.

Alors que l'Argentine n'est pas, loin s'en faut, le pays qui connaît les taux les plus élevés de délinquance, Gabriel Kessler s'interroge sur le rôle des médias dans la construction de la représentation d'un pays dangereux, miné par la violence et pointe l'absence de réflexion sur leur responsabilité dans le déclenchement d'une véritable « panique morale » (Stanley Cohen). Presse et télévision ont contribué activement à produire la métaphore de la « vague d'insécurité » et diffuser l'image d'une société terrorisée par une menace aléatoire. Elle est partout (délocalisation) et n'a pas de visage (dés-identification), mais *in fine* elle s'incarne dans la figure de très jeunes gens, produits de la crise, les *pibes chorros*, et d'une culture spécifique, la *cumbia villera*.

Dans les chapitres suivants, à partir du traitement des données des enquêtes et de leur confrontation aux récits pluriels mais non contingents, Gabriel Kessler cherche à déceler les effets de la diffusion de ce sentiment sur la société.

Tout d'abord, les données récentes le conduisent à récuser un certain nombre de stéréotypes sur la plus grande vulnérabilité de certaines catégories et à mettre en évidence un changement générationnel fort. Aujourd'hui, le sentiment d'insécurité affecte, de manière différente mais tout autant, les hommes et les femmes et désormais à la différence du passé, la jeunesse dans son ensemble, socialisée dans « la peur du délit », tout particulièrement les jeunes femmes des classes populaires.

Par ailleurs, la « présomption généralisée de dangerosité » expression forgée par Lianos et Douglas provoque une défiance collective à l'égard des institutions, celles de la police comme de la justice gangrenées par la corruption. Elle se traduit par des stratégies individuelles et collectives ainsi que par

1. En 2004, le séquestre et l'assassinat d'Axel Blumberg, fils d'un industriel, ont déclenché une mobilisation sans précédent et agglutiné une opposition au gouvernement de Nestor Kirchner.

l'apparition de dispositifs liés au marché de la sécurité qui explose (au 2^e rang après celui de l'Afrique du Sud), pour mettre à distance le danger.

En dialogue avec les travaux anglo-saxons et français, sur la prévention situationnelle et la nouvelle question urbaine, Gabriel Kessler souligne la tension entre proximité et distance dans la construction de multiples frontières dans la ville et analyse l'inscription spatiale de la gestion de l'insécurité. On a beaucoup écrit sur ce thème à propos des quartiers sécurisés. Plus insidieux et moins étudiés sont les effets des politiques publiques de sécurité (à Buenos Aires « trajets sûrs », Programme *Alerta*) et/ou pratiques quotidiennes (« ne pas sortir passé une certaine heure », « éviter les lieux dangereux ») qui réduisent les mobilités et les circulations dans la ville.. Enfermement des uns et encerclement des autres rétroalimentent la peur dans la ville et renforce la ségrégation.

Enfin, comment s'explique localement un problème construit à l'échelle nationale ? Le concept de « culture locale de sécurité » est introduit pour analyser « l'effet de lieu » sur les formes spécifiques de la peur selon différentes échelles urbaines et configurations résidentielles. Dans les petites localités de La Pampa, la peur est inspirée par les nouvelles de Buenos Aires, alors que dans la ville frontalière de Posadas, le danger latent est « de l'autre côté », au Paraguay ou encore, comme dans l'ouvrage de Elias et Scotson ², dans les quartiers où vivent les déplacés (*outsiders*) du barrage de Yacireta construit il y a maintenant presque trente ans. *A contrario*, à Córdoba, ville meurtrie par la dictature, « le passé est plus présent et la peur est moins aléatoire, plus historicisée ».

La conclusion ramasse de manière magistrale, les trois dimensions – politique (préoccupation), cognitive (perception du danger) et émotionnelle (peur) – analysées dans les différents

chapitres, en insistant bien sur le fait que ces dimensions doivent être pensées dans leurs interactions. Elle ouvre également la discussion sur les évolutions observées qui expriment une demande croissante de solutions punitives et déplacent la question du délit dans les zones les plus pauvres.

Cette trop brève recension n'épuise pas toute la richesse et la densité de cette recherche inédite et tout en nuances sur une question qui est au cœur des débats actuels, bien au-delà des frontières de l'Argentine.

Marie-France PRÉVÔT-SCHAPIRA

2. N. Elias, J. L. Scotson, *The Established and the Outsiders*, Sage Publications, 1965